

**FOLKLORE ET IDENTITÉ : L'AUTRE PAYS CELTE,  
LA BRETAGNE D'ÁLVARO CUNQUEIRO,  
DANS *LAS CRÓNICAS DEL SOCHANTRE***

**MARIE-MADELEINE GLADIEU**

Université de Reims

En 1959, Álvaro Cunqueiro publie le roman *Las crónicas del sochantre*, qui reçoit le Prix de la Critique. Dans la postface, intitulée *Epilogo para bretones*, ce Galicien de la province de Lugo précise : « Para un gallego, las historias bretonas de fantasmas, brujas, mendigos, santos y héroes, tienen el sabor de lo suyo propio... »<sup>1</sup>. Et s'il avoue ne jamais être allé en Bretagne, il s'est inspiré de livres d'histoire, de cartes, de textes de grands auteurs : Chateaubriand pour le XIX<sup>ème</sup> siècle, Charles Le Goffic pour le XX<sup>ème</sup>, ethnologue soucieux de diffuser la culture traditionnelle armoricaine qui, outre ses ouvrages scientifiques, publiait dans le journal régional, *Ouest France*, des récits et des légendes de toute la Bretagne. Quant aux paysages, souvent difficiles à identifier car noyés dans la brume, « el campo y las ciudades, los ríos y los vados, los caminos y las ruinas, los he pintado del natural de la tierra mía, Galicia, siendo ambos, el bretón y el galaico, reinos atlánticos, finisterres, parejos en flora y fauna, y provincias vagamente lejanas »<sup>2</sup>. Une telle assimilation entre deux pays celtes laisse aisément supposer que Cunqueiro, à une époque où l'identité régionale, dans des Etats centralisateurs ne reconnaissant qu'une seule langue et une seule culture, ne pouvait consister qu'en une redécouverte des récits traditionnels et du

---

<sup>1</sup> Alvaro Cunqueiro, *Las crónicas del sochantre*, Barcelona : Ediciones Destino (Destinolibro), 1982, p. 188.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 185.

folklore dans la langue officielle, et où la recherche historique elle-même ne laissait percevoir qu'une culture morte, à l'instar des personnages que le chantre de Pontivy, Charles Anne Guénolé de Crozon, joueur de bombarde, rencontre, un matin de brouillard dense, dans une voiture tirée par des chevaux morts, non loin du pont qui franchit le Blavet, sur le chemin de l'église. Pendant trois années, qui pour le chantre semblent ne représenter que quelques jours, il parcourt la Bretagne en compagnie de ces « muertos condenados »<sup>1</sup>, êtres décédés de mort violente, à mi-chemin entre la vie et la mort, dont l'esprit ne trouvera le repos qu'après de longues années d'errance leur ayant permis d'expier leurs fautes. Comme le saint galicien Amaro, de Crozon perd conscience du temps humain et historique, bien qu'il s'absente moins longtemps ; mais personne ne s'est aperçu de son absence, car il a été remplacé par l'oncle de Mamers le Boiteux, l'un des spectres, qui a pour l'occasion appris à jouer de la bombarde et à chanter. Et lorsqu'il vient reprendre sa place, son double lui apprend qu'il a été promu « clérigo juramentado »<sup>2</sup>, qu'il mange de meilleurs mets et boit du vin blanc, et qu'il fréquente la maison de la Rouennaise, à la sortie de la ville, ce qui d'abord indigné Charles Anne Guénolé, vite rassuré par son double, qui lui signale en guise d'adieu : « ¡Las juergas no van contra el crédito! »<sup>3</sup>.

La singulière aventure du chantre est située à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, pendant la Révolution française, à l'époque où les contre révolutionnaires vendéens et bretons organisent la chouannerie : dès le premier chapitre, la particule de son nom lui vaut les soupçons de ses concitoyens, justifiés peut-être puisque « en el entierro del capitán De Rochefort-En-Terre no había tocado la marcha acostumbrada, sino otra a base de señales para los señores realistas, que estaban afilando las espadas en la sombra »<sup>4</sup> ; plus tard, les spectres, passant la nuit à deux lieues de Guingamp, aident un groupe de chouans à s'emparer de deux canons républicains convoyés par l'armée régulière sur la route de Saint-Brieuc. Quant à sa situation dans l'espace, elle couvre essentiellement trois départements bretons, le Morbihan, le Finistère et les Côtes d'Armor, identifiables grâce aux

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 26. Cette croyance au « condenado », qui n'est pas un damné mais une âme en peine dans un corps en décomposition, attestée en Bretagne, a passé l'Atlantique et se retrouve dans les Andes, en partie transformée : plusieurs allusions y sont faites dans *Los ríos profundos* de José María Arguedas, par exemple.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 156.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 156.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 18.

toponymes, qui rendent compte d'une possibilité de déplacement vraisemblable ; il s'agit presque toujours de lieux connus pour leur beauté, en qualité de sites de pèlerinages, ou bien parce qu'à leur nom est attachée une légende. L'itinéraire de la voiture sort de cette province, pour faire quelques incursions en Normandie. D'autres lieux sont également évoqués : une auberge à Avignon, près du pont bien entendu, la Lorraine et Bar-le-Duc, par exemple. Seuls « los difuntos que pasean por las páginas de esta historia son hijos de mi imaginación. Ya sé que en Bretaña es imposible decir un ser humano y una historia que no hayan tenido existencia real y que no hay creación sino memoria »<sup>1</sup>. Chacun d'eux est figé dans une destinée accomplie, à l'exception du seul vivant, le chantre qui, enrichi de leur expérience et par la pommeraie léguée par l'un d'eux, tirera profit de ces trois années de formation.

L'aventure commence un matin d'épais brouillard, condition que connaît assez souvent la Bretagne en dehors de la saison d'été, qui masque le paysage et dont il n'est pas rare, à en croire les récits traditionnels, de voir surgir des spectres et des êtres de l'au-delà. « La niebla en harapos, llevada por el viento por las estrechas calles de la vieja villa, os hacía creer que os encontrabais con pasajeros envueltos en capa de ceniza. »<sup>2</sup>, remarque le narrateur. Sur un pont, dans le brouillard, le diable peut attendre, dit-on, celui qui ne saura pas franchir la rivière sans lui répondre ni se laisser distraire par lui. Ce matin de janvier, le chantre doit emprunter le pont qui enjambe le Blavet pour aller dans la paroisse voisine jouer de la bombarde à un enterrement. Un peu avant neuf heures (il s'agit de l'heure solaire, et le jour n'est pas encore levé), Charles Anne de Crozon traverse Pontivy dans un très épais brouillard, sur lequel le texte insiste par trois fois : « La niebla era espesa y baja, y cegaba la calle »<sup>3</sup>, « nunca se había visto en Pontivy una niebla así »<sup>4</sup>, « con la niebla, pensó el sochantre, no se puede dar crédito a nada »<sup>5</sup>. Sur le chemin, un petit homme l'attend, coiffé d'un bonnet de loutre, bonnet de chasseur rennais, vêtu d'une cape, portant une lanterne et un fouet : l'étrange cocher d'un carrosse qui attend un peu plus loin, le guide par un chemin qu'il ne reconnaît pas, chose étrange pour un habitant de cette

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 187.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>5</sup> *Ibid.*

petite ville, et, détail plus inquiétant, « parecía en la niebla una lancha a favor de las ondas »<sup>1</sup>. Selon les légendes, la barque qui surgit en de telles circonstances est celle des morts, le « bateau de nuit », Bag-noz, conduit par le Charon celtique ne laissant monter à bord que ceux qui ont payé leur passage, qui emporte l'âme du défunt. Mais Charles Anne ne meurt pas, les personnages de spectres le font remarquer : il reste le seul vivant du groupe, donc celui qui portera témoignage de leur existence. Et si, plusieurs fois, l'effraie, la chouette ou la fresaie, désignée sous le nom de Eur-Gaouen-Noz ou hucheur de nuit, chante, il n'annonce pas la mort du chantre, mais celle du gentilhomme de Quelven, dont les obsèques doivent être célébrées ce jour. Ce dernier paiera la Marche funèbre jouée pour ses obsèques en léguant au chantre une pommeraie, arbres portant le fruit considéré comme celui de la connaissance, dans la tradition celtique. Après cette aventure, le chantre aura donc les moyens d'accéder à la connaissance et à la sagesse. Un autre détail, à ce propos, attire l'attention : ce personnage est friand de truite, poisson proche du saumon, symbole lui aussi, dans la tradition des Celtes, de la connaissance et de la pérennité de la tradition, de par son mode de vie et de reproduction. Charles Anne Guénolé Mathieu de Crozon, dont le nom de famille évoque la seconde des trois pointes finistériennes, au seuil de laquelle se déroule chaque année le pèlerinage célèbre de Sainte Anne la Palud, patronne de la Bretagne, second prénom de notre personnage, le troisième étant celui d'un saint local, Gwenolé, patron de Quimper, et Charles rappelant l'attachement d'une partie de la Bretagne à l'Ancien Régime, semble ainsi destiné à incarner la tradition. De noble lignage, mais sans argent, situation fréquente dans l'ouest de la France, sa bombarde ne lui rapportant pas de quoi subsister, « había comprado una fuente que era de pobres en el barrio viejo y cobraba por cada herradura un ochavo »<sup>2</sup>, ce qui fait de lui l'ennemi des révolutionnaires.

Le chantre est accueilli dans le carrosse par le spectre de Coulaincourt de Bayeux, qui se présente comme parent du défunt de Quéven, et annonce que « todos somos parientes de todos los difuntos »<sup>3</sup>. S'agit-il de la vision chrétienne du genre humain, selon laquelle tous les êtres sont frères, ou de l'adage affirmant l'égalité de tous devant la mort, et par conséquent, le respect dû à tous les trépassés, quel qu'ait été leur statut

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 21.

social ? En Bretagne, nombre d'histoires traditionnelles relatent qu'un vivant, ayant aidé un mort à réparer une erreur ou à payer une dette, en a été récompensé, ou au contraire, ayant manqué de respect aux restes d'un être humain, en a été puni. Bien inspiré par le ciel, à l'heure où le jour point, « como si alguien con un inmenso cuchillo hubiese partido en dos la manzana del cielo »<sup>1</sup>, le chantré comprend, la métaphore de la pomme le laisse entendre, qu'il va accéder à la connaissance plus certainement encore que sous les pommiers de Pontivy, et il fait confiance à Coulaincourt qui le rassure : « toda esta compañía, aunque sea de réprobos, fantasmas, ahorcados y sombras, es un batallón de gente pacífica »<sup>2</sup>. Il partage leur vie et leurs repas, du jambon très salé et très poivré arrosé de cidre, même si « realizaba esfuerzos para poner los labios donde bebían los muertos »<sup>3</sup>, partage qui devrait entraîner sa mort à court terme. Pour se mettre à l'abri d'un tel danger, lorsque la compagnie de spectres s'arrête dans les ruines du monastère de Saint Efflam et que Mamers le Boiteux confie sa lanterne à la statue du saint qui semble les accueillir en sa demeure, « contemplando atentamente aquella gente nocturna »<sup>4</sup>, le chantré « se fue a sentar debajo mismo de San Efflam, y se puso cómodo, y extendió el brazo sobre los pies del santo patrón, y apoyó la cabeza en el brazo »<sup>5</sup>. Madame de Saint-Vaast narre les tristes péripéties de sa vie, et quand, pris de compassion, Charles Anne s'apprête à la consoler, la statue répond à sa confiance et fait un miracle : si, des siècles plus tôt, le saint, voyant son abbaye, située au pied du Menez Bré, que la tradition présente comme un géant assis, tournant le dos aux monts d'Armorique, et veillant sur le nord de la Haute Bretagne, en flammes (certaines légendes affirment que le feu avait été causé par l'haleine d'un dragon), revint de son pèlerinage à Rome pour sauver la maison de Dieu, cette fois, la statue a posé un pied sur le bras de l'imprudent. Celui-ci, il est vrai, n'a cessé de prier à sa manière : « Con los dedos le parecía leer algo escrito en la piedra, y acariciaba una y otra vez las letras medio borradas por los años y los temporales, y era casi como rezar »<sup>6</sup>. La tradition bretonne attribue au saint et à la montagne un rôle protecteur similaire, dont profite le joueur de bombarde.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*

Ces quelques exemples sont représentatifs de la manière dont Cunqueiro présente et utilise les éléments d'une culture, celtique et bretonne ici, pour signifier une identité régionale. Tout d'abord, l'onomastique enracine le récit sur un territoire précis, et produit ce premier effet de réel qui suscite l'adhésion du lecteur à l'histoire racontée. La postface invite clairement à transposer les aventures du chantré de la terre celte française à son homologue espagnole, affirmant leur similitude. Les paysages de l'Argoat, Bretagne intérieure, sont calqués sur ceux de Galice, sans devenir invraisemblables aux yeux du lecteur. L'originalité de ces bouts du monde, par rapport au reste du territoire national, est un premier signe apparent, mais pas le plus déterminant, de l'identité régionale. Il est renforcé par les noms de famille et les prénoms des personnages, détails remarquables d'emblée par le lecteur. Ces noms rappellent l'appartenance des revenus d'un lieu à une personne, à une famille, selon la tradition de l'Ancien Régime. Les prénoms correspondent au registre des saints bretons, pas toujours reconnus par le Vatican, noms de moines ou d'évêques (Quay, par exemple), évangélistes venus d'Irlande, terre celte sœur, de fondateurs de monastères. Et dame Clémentine, dont les bigoudis de buis sont le prétexte au seul geste érotique du chantré : les serrer, car ils glissent de ses cheveux, ne semble pas tenir son nom du fruit sucré de l'hiver, mais du féminin de Clément, correspondant bien à sa douceur et à son obéissance.

La hiérarchie sociale et le comportement des personnages proposent un autre niveau de l'identité régionale. Les membres de la petite noblesse étaient nombreux en Bretagne, et leur niveau de vie était à peine supérieur à celui de certains fermiers. Ils vivaient sur leurs terres, s'ils n'entraient pas au service du roi ou de l'Eglise, solution choisie par Charles Anne de Crozon, qui occupe l'un des plus bas échelons de la hiérarchie. Les spectres qui l'enlèvent un matin de janvier doivent encore errer quelques années sur les routes, avant de disparaître définitivement ; ils sont nobles, ou ils exercent un métier au service de la noblesse. Ces caractéristiques en font les représentants d'un régime et d'une société en train de disparaître, dont le temps de survie clandestine est compté. S'ils ont un temps pu incarner l'une des formes de l'identité, quand le roi, et dans une moindre mesure, la noblesse, incarnaient la nation, ce temps est terminé, et il reviendra au chantré, toujours vivant et un peu moins pauvre, d'adopter un nouvel art de vivre, la nation étant désormais composée de citoyens et choisissant ses représentants en son sein. Soulignons aussi que le chantré

vient d'une zone où l'on parle le gallo, une langue relativement proche du français, et non le breton. La question de la langue est éludée, et Cunqueiro précise en effet qu'il n'a pas écrit ces chroniques comme un Breton aurait pu le faire : si à Dinan les contacts devaient se nouer en gallo, à Saint Efflam, ils se nouaient normalement en breton, et le français n'était pas encore imposé comme langue nationale.

En revanche, les croyances liées à l'identité celte, dans le sens de ses légendes et contes traditionnels, sont souvent exploitées dans ce roman. Au moment où Cunqueiro le compose, le tourisme commence à se développer, les mégalithes suscitent la curiosité, et la presse locale publie, au même titre que le roman feuilleton, une chronique relatant une légende ou une croyance traditionnelle. C'est le cas pour la légende du pauvre tenant sa tête coupée sous un bras, qui demande à ce que l'aumône lui soit faite dans la bouche, celle du vent causé par le passage d'une compagnie de spectres, etc. Ni la France démocratique, ni l'Espagne franquiste n'acceptent alors d'autre expression de l'identité nationale ; pousser plus loin le contact avec les racines culturelles eût été considéré comme une remise en question de l'autorité de l'Etat, même les Fest Noz ne seront officiellement annoncés qu'une dizaine d'années plus tard, quand les jeunes iront apprendre avec les anciens les chants et les danses traditionnels en breton dans des villages de l'Argoat. Cunqueiro a l'habileté d'insérer des éléments ethnologiques parmi les moins superficiellement folkloriques dans une série de récits d'aventures flattant les goûts du grand public, relevés par les ingrédients bien connus du récit romanesque (noblesse, religion, sexe et mystère). Ainsi, sous une identité régionale exprimée d'une manière qui frise la caricature, perce par moments la véritable identité culturelle d'une région celte, grâce à la présence de symboles communs aux traditions irlandaise et bretonne (la pomme et le verger de la connaissance, le saumon de la connaissance, le hucheur de nuit, la barque de nuit emportant les âmes, etc.), et bien entendu, le voyage extraordinaire de celui qui a été en contact avec l'au-delà, qui a perdu la notion du temps humain étant entré dans une autre dimension de l'existence, et qui revient riche de son expérience et prêt à affronter sa nouvelle vie. Charles Anne Guérolé Mathieu de Crozon a été remplacé par un double, qui lui fait comprendre que le clerc qu'il est devenu doit à présent porter la cocarde tricolore, boire du vin blanc et fréquenter la maison de la Rouennaise, près des rives du Blavet : adieu les omelettes aux herbes et les bigoudis de dame Clémentine, l'Etat centralisateur impose une nouvelle hiérarchie, un nouveau mode de vie, la

truite descend le courant qui l'emporte vers la mer de l'indifférencié, le chantré devenu clerc jouera-t-il encore longtemps la marche funèbre sur sa bombarde ?

### BIBLIOGRAPHIE

Anatole Le Braz, *Magies de la Bretagne*, Paris : Robert Laffont (collection Bouquins), 1994 (introduction de Pierre Jakez Hélias).

Paul-Yves Sébillot, *La Bretagne et ses traditions* (deux volumes), (sans lieu) : Maisonneuve et Larose, 1968.

Revue *Ordos*, Fégréac : Celtica, Cercle de recherches et d'études interceltiques et symboliques, n° 16 (1998) et n° 29 (2001) en particulier.